

JEAN-PAUL BARRAY



Vers une sérénité poétique et lyrique

La première toile que je vis de ce peintre, il y a peu, était une œuvre récente. Elle était là, sur le mur du fond de l'atelier, horizontale, très grande, presque entièrement blanche, mais de mille nuances de blanc, lacérée çà et là de frêles accents diagonaux, gris, bleutés ou ocres. Un grand blizzard soufflait sur ce presque paysage, paysage pour mammoth, montagnes du Gobi ou du Karakoram. Tout était immense, mais immense avec subtilité, bien loin des grandioses fracas de Wagner, beaucoup plus proche du rythme tendre des cantates de Bach. On reparlera plus loin de la grande importance que revêt la musique dans l'élaboration de cette peinture.

On rangerait rapidement, trop, peut-être, cette œuvre dans la catégorie de l'abstrait. En fait, abstraite, elle ne l'est complètement que très rarement. Courbes d'un paysage ou formes sensuelles d'un corps de femme, élancement d'un arbre ou galbe d'une coupe de fruit, des figures s'y laissent fréquemment entr'apercevoir, d'une façon presque subliminale. Nous sommes là en lisière du visible et de l'invisible, dans le domaine subtil d'imprévisibles et fugitives visions.

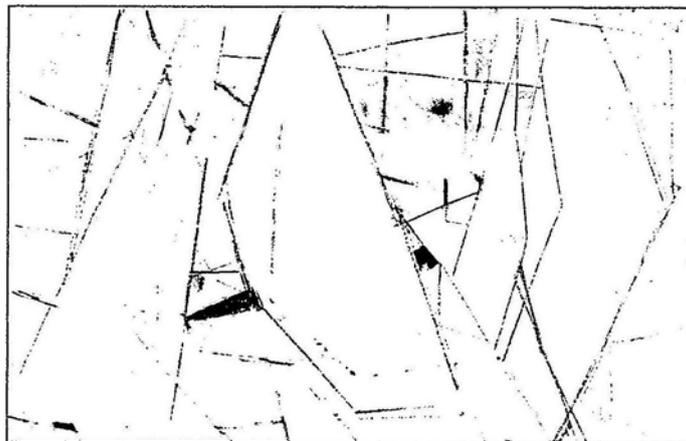
Il faut regarder longtemps les toiles de J.-P. Barry, car beaucoup de choses peuvent s'y passer. Il faut laisser monter les images, laisser peu à peu se cristalliser les formes, comme on laisse se révéler dans une photographie le bromure d'argent.

Je pense à une œuvre plus ancienne, un immense triptyque éclatant de lumière. En comparaison de ce tableau, les *Tournesols* de Van Gogh ne sont pas jaunes. Ici éclatent des centaines, des milliers de nuances de jaune. Je connais peu de peintres qui soient aussi formidables nuanciers que lui. Seul peut-être, parmi les peintres modernes, l'égale en la matière un Rothko, auquel il fait parfois penser. Je crois que ce sens extrême de la nuance est chez lui un axe majeur, peut-être même le pivot central de toute son œuvre. Toujours est-il que ce triptyque, pour en revenir à lui, explose si littéralement de lumière qu'il en est presque difficile à regarder. L'on cligne presque des yeux quand on est devant lui. L'éblouissement et la chaleur vous envahissent comme des ondes bienfaites.

Du presque géométrisme de ses débuts (n'oublions pas qu'il a été designer et architecte, travaillant avec Le Corbusier), J.-P. Barry s'est peu à peu acheminé vers des espaces beaucoup plus indéterminés, fluides, inqualifiés, de vastes champs de pureté. On pourrait qualifier la plus récente période de cette œuvre de sérénité lyrique. Il est à noter que lorsqu'il peint il écoute toujours de la musique, principalement Bach, Purcell, Monteverdi, et que ces mélodieux accords ont certainement une influence sur son coup de pinceau. Il laisse même la musique lorsqu'il n'est pas dans son atelier, pour ne pas, dit-il, « que mes tableaux s'ennuient ».

S'étant très peu, pour ne pas dire pas du tout, préoccupé de l'aspect marketing de son travail, J.-P. Barry s'est fait un peintre rare, discret, n'ayant que très peu exposé. Raison de plus de se réjouir de découvrir cette œuvre puissante et douce, empreinte d'une lumière du matin du monde.

Gérard Barrière, 30 avril 2001



Voiles